

# Le matricule 178284, un emblème de solidarité

**Le matricule 178284 inscrit depuis 1945 sur l'écusson et le drapeau de la FNDIRP a une histoire déjà racontée mais souvent oubliée. Qui était le déporté auquel fut attribué ce numéro ? Comment ce matricule en vint-il à être utilisé par la Fédération ?**

Depuis 1945, les membres de la FNDIRP portent un insigne distinctif, à la fois aux couleurs de la France et à celles de la Déportation. Cet insigne en forme de blason rappelle la tenue rayée de bleu et de blanc des détenus dans les camps de concentration. Au centre, un triangle rouge (attribué aux politiques dans les camps), traversé par un fil barbelé, l'ensemble étant surmonté d'un numéro matricule : le 178284. Mais qui porta ce matricule ? C'est une longue histoire que rapporta parmi les premiers Roger Arnould, ancien résistant déporté à Buchenwald, historien autodidacte et documentaliste à la FNDIRP. A l'issue de nombreuses rencontres et de recherches approfondies, il publiait dans les *Patriote Résistant* de mai à juillet 1981 ses conclusions sur l'histoire du 178284. Bien plus tard, Georges Decarli, longtemps porte-drapeau national de la FNDIRP, rédigeait un article sur ce thème dans notre journal (octobre 2002). C'est sur la base de leurs écrits et recherches que nous vous proposons une synthèse de cette histoire de solidarité et de fraternité.

\*\*\*

« Je ne te demande pas quelle est ta conviction, ni quelle est ta religion, seulement quelles sont tes souffrances ». Cette devise de Louis Pasteur avait été affichée en bonne place par le Dr Henri Uzan dans le cabinet médical installé au Centre d'accueil des internés et déportés du 16 rue d'Artois à Paris où exerçait au printemps 1945 ce médecin parisien.

Il avait été arrêté parce que juif par la police de Pétain le 1<sup>er</sup> octobre 1941 et interné à Drancy. Avec le peu de moyens dont il disposait, il entreprit de soigner les malades qu'il voyait ensuite partir, semaine après semaine, vers leur terrible destin.

Il fut déporté à son tour en octobre 1943 dans l'île anglo-normande d'Aurigny. Après le débarquement du 6 juin 1944, la pression des Alliés obligea les nazis à évacuer l'île et à transférer les déportés

au camp de Neuengamme, via le nord de la France et la Belgique. Dans la nuit du 3 au 4 septembre, Henri Uzan réussit à s'échapper du train aux environs de Dixmude dans les Flandres. Recueilli par la Résistance belge, il entrera bientôt dans ses rangs avant d'être rapatrié en France. La préfecture de la Seine lui confia alors la direction du service médical du centre de la rue d'Artois.

## Le récit de la famille Fogiel, rescapée de Blechhammer

Printemps 1945... Les premiers rescapés de l'univers concentrationnaire reviennent. Quatre d'entre eux, un père et ses trois fils, se présentent rue d'Artois début avril : un navire britannique en provenance d'Odessa les a débarqués à Marseille quelques jours plus tôt avec 1665 Français, la plupart des prisonniers de guerre, mais aussi 62 déportés recueillis



L'EMBLÈME DE LA FNDIRP DEPUIS 1945.

par les Soviétiques en janvier 1945 après la libération d'Auschwitz. Les quatre hommes, ce qui restait de la famille Fogiel car la mère et la sœur avaient été gazées à Birkenau, furent détenus dans un kommando d'Auschwitz-III : Blechhammer. C'était le lieu d'implantation d'un important complexe de l'industrie chimique dont le maître d'œuvre était l'OHW (Oberschlesische Hydrierwerke, AG), une firme liée au géant IG-Farben, grand exploitateur de la main-d'œuvre concentrationnaire, parmi d'autres.

L'un des fils Fogiel, Bernard, raconta au Dr Uzan leur parcours, décrit le camp qui, le 1<sup>er</sup> avril 1944, devint dépendant d'Auschwitz-III. C'est à cette date qu'un nouveau commandant SS leur fit tatouer un matricule sur le bras gauche dans des séries supérieures à 170000, celui de Bernard étant le 177085.

Ce dernier évoqua encore les alertes, les descentes dans les caves, les dégâts après le bombardement de l'automne 1944, les morceaux de fils électriques jonchant le sol de l'usine où il travaillait, qui produisait de l'essence synthétique tirée du charbon et divers autres produits de remplacement. Une aubaine que ces fils pour les déportés dépourvus de bretelles, de ceinture, de lacets ! Hélas, un responsable nazi de passage nota les numéros des ramasseurs et les accusa d'avoir sciemment arraché les fils électriques sur des installations en fonctionnement, il s'agissait donc pour lui de sabotage.

C'est là qu'entra en scène un kapo du nom de Charles Oschkor, un kapo bienveillant. Pour la frime, raconta Bernard Fogiel, il gifla les infortunés et affirma au nazi pour l'apaiser qu'il s'occuperait des sanctions plus tard. Le responsable nazi parti, on pensa l'histoire terminée. Manque de chance il revint quinze jours plus tard et demanda au commandant SS quelles suites avaient été données à l'affaire. Enquête. Les accusés saboteurs furent vite retrouvés et le kapo qui voulait les sauver fut déclaré complice. C'est devant des milliers de détenus contraints d'assister au garde-à-vous à la funeste cérémonie ponctuée par la polyphonie de l'orchestre du camp qu'Oschor et deux Turcs juifs furent pendus.

Là où chacun était censé ne songer qu'à sa survie, la solidarité était pourtant présente... La famille Fogiel fouilla sa mémoire et crut pouvoir dire que le matricule du fraternel Oschkor était le 178 284.

## Naissance d'un emblème

Profondément impressionné par l'histoire, le Dr Uzan passa une nuit pénible, accablé par ses propres souvenirs de déportation. L'idée d'une sorte d'emblème commença à hanter son esprit. Le lendemain, il partagea son émotion avec sa collaboratrice, M<sup>lle</sup> Watel, Roberty, le directeur du Centre, avec lequel il avait créé l'Association des internés et déportés politiques (AIDP), et un ami, M. Longequeue, également en fonction au Centre. Chacun imagina un symbole, crayonna, donna ses suggestions. Petit à petit apparurent les bandes bleues et blanches, puis le triangle rouge du politique, et le F pour les Français, le barbelé en diagonale. Et le matricule 178284, pour honorer le sacrifice du kapo Oschko. Le talent de dessinateur de M. Longequeue concrétisa le tableau qui se voulait symbolique de l'unité et de la solidarité de

la Déportation. Placé dans un cadre, le tableau fut accroché dans le cabinet du docteur et fit pendant à la devise de Louis Pasteur.

Mai-juin 1945. Retour en France de la plupart des déportés survivants. Pour faire face à leurs besoins, tenter d'aider les familles dans leurs recherches désespérées, plusieurs associations virent le jour. La tâche était énorme. L'une d'elles, de caractère national, s'installa... au 10 rue Leroux avec pour nom : Fédération nationale des centres d'entraide des internés et déportés politiques. Sa première conférence nationale eut lieu le 10 avril 1945. En juillet, un différend l'opposa au Centre de la rue d'Artois à propos des services de l'assistance médicale aux déportés. Un accord satisfaisant au mieux les intérêts des déportés et internés fut trouvé, et des responsables de la rue Leroux, Maurice Delecotte et Maurice Lampe, demandèrent au Dr Uzan : « Pour sceller notre amitié, de quelle manière pourrions-nous vous faire plaisir ? » Question imprévue pour l'ancien de Drancy, rescapé d'Aurigny. Cependant jaillit une réponse : « Je possède un tableau qui pour moi symbolise toute la déportation, je serais heureux que votre fédération en fasse son emblème ».

Dès le mois d'août 1944, des rescapés des camps nazis circulèrent dans Paris le boutonnière garnie de l'insigne qui honore le 178284. Peu en connaissaient l'histoire, on croyait à un numéro de hasard.

Le 27 août 1945, deuxième conférence de la Fédération des centres d'entraide. Sur la couverture de la brochure présentant le rapport du secrétaire général Delecotte figurait l'écusson avec ses trois couleurs et le matricule.

Quelques mois plus tard, la Fédération des centres d'entraide se transforma en Fédération nationale des déportés et internés, résistants et patriotes. Elle conserva le patrimoine de la rue Leroux... et son insigne.

Décembre 1945 : Porté par des témoins, le 178284 était virtuellement face à ses bourreaux quand les chefs de file du nazisme furent jugés devant le tribunal international de Nuremberg. Parmi ces témoins, Marie-Claude Vaillant-Couturier, rescapée d'Auschwitz et de Ravensbrück, et Maurice Lampe, rescapé de Mauthausen. Cette première apparition de l'emblème dans des circonstances historiques sera suivie d'innombrables autres au fil des ans et des décennies.

## 178184 ou 178284 ?

Le temps passa et l'histoire du kapo de Blechhammer fut complètement oubliée.

En 1970, Marcel Paul, président-fondateur de la FNDIRP, voulut en savoir plus sur le déporté 178284 et adressa

une demande à la Mission française de recherche auprès de l'ambassade de France en RFA.

Stupeur ! On lui apprit qu'il s'agissait d'un déporté juif hollandais, Markus Polak, né le 24 avril 1923 aux Pays-Bas, marchand des quatre saisons à Rijsen où il habitait, arrêté par la Gestapo le 27 août 1942 et détenu d'abord au camp de Westerbork. Il était arrivé à Blechhammer le 23 janvier 1943, immatriculé une première fois sous le numéro 178284. Transféré en janvier 1945 à Buchenwald sous le matricule 118382, il fut affecté au kommando d'Ohrdruf. Mais son calvaire n'était pas terminé. Envoyé à Bergen-Belsen, il y mourut du typhus après la libération du camp, aux alentours du 31 mai 1945. Telle est l'odyssée et l'histoire du véritable 178284. Mais alors, écrit Roger Arnould, « le numéro sur l'insigne de la FNDIRP, le récit recueilli par le docteur Uzan début avril 1945 par un témoin direct, confirmé depuis par d'autres, le kapo pendu à Blechhammer... qu'en reste-t-il ? Tout semblait remis en question... »

Les quatre rescapés de la famille Fogiel s'étaient manifestement trompés de numéro. Mais qui était donc Oschkor ?

D'autres recherches furent menées à l'initiative de Charles Joineau, secrétaire général de la FNDIRP, qui eut l'idée d'une nouvelle démarche pour sortir de l'impasse. Un dossier, assez pauvre en informations, émanant du Service



VUE DE L'USINE IG-FARBEN, À MONOWITZ (AUSCHWITZ III). D'ELLE DÉPENDAIT LA FIRME OHW DU KOMMANDO DE BLECHHAMMER, OÙ TRAVAILLA LE PORTEUR DU MATRICULE 178284. C'EST DANS CE KOMMANDO QUE LE BON KAPO CHARLES OSCHKOR FUT PENDU POUR COMPLICITÉ DE SABOTAGE.

international de recherches d'Arolsen, permit tout de même d'apprendre en 1975 que Oschkor Chaïm, ou Charles en France, était né le 7 août 1904 à Vignitz en Roumanie. Il fut arrêté au 11 boulevard Poniatowski à Paris et déporté de Drancy vers Auschwitz le 28 septembre 1942. En marge du dossier, cette remarque : « En l'absence de documents il n'est pas possible de délivrer un certificat de décès » ! On sait encore qu'il était ingénieur chimiste employé par la société Shell à Paris, qu'il était marié et avait deux enfants, que sont-ils devenus ? Et on connaît sa fin digne et tragique à Blechhammer.

Partant de l'attribution des matricules par ordre alphabétique, on peut supposer que Charles Oschkor fut intercalé après Obréjean, le numéro 177277, et avant Pudeleau, le 178215, et penser qu'il reçut le 178184. D'où la facile erreur de la famille Fogiel.

Ce qui importe finalement, c'est la personnalité de Charles Oschkor, que Bernard Fogiel avait décrit de la sorte : « Je ne l'ai jamais entendu élever la voix et je ne connais personne qui s'est plaint d'avoir eu à souffrir de lui. Il avait très bonne réputation et chacun aurait souhaité appartenir à son kommando... Sérieux et aussi souriant que possible, au camp cela tenait du miracle. Le fait que dans ces circonstances il y en avait un prêt à en sauver d'autres au prix le plus cher, alors que tous nous cherchions à survivre, malgré l'entourage, l'abrutissement, les bourreaux. Quel merveilleux exemple d'espoir et de continuité humaine. »

En conclusion de ses trois articles dans le *Patriote Résistant*, Roger Arnould observait, fort justement : « Le docteur Uzan ne pouvait pas mieux choisir son modèle. Charles Oschkor correspond admirablement à ce qu'il souhaitait pour symboliser la Déportation. Que le numéro retenu ne soit qu'approchant ne change rien. Même cette dépersonnalisation, rappelant que les déportés étaient voués à la déshumanisation et à l'anéantissement par leurs bourreaux SS, vient renforcer la signification profonde de l'insigne ». ■